

Virginie Troussier

Au milieu de l'été, un invincible hiver



Guérin
éditions Paulsen

© Éditions Paulsen, 2021

Guérin - Chamonix - guerin.editionspaulsen.com

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media.

Virginie Troussier

Au milieu de l'été, un invincible hiver

Pilier du Frêne - 1961



Guérin
éditions Paulsen

Première partie

LES PRÉMICES

DÉSIR

Dimanche 9 juillet 1961 – L'été se précise, la montagne prend un autre rythme, une autre acoustique, les fissures bâillent, le soleil brûle la roche. À Courmayeur, au pied de l'immense versant sud du mont Blanc, on vit dans la beauté des sommets. Ce qui frappe, c'est leur emprise. Ils dévorent tout dans leurs parages. On les observe, si proches. On attend, et au fond de cette attente quelque chose a toujours lieu. À Courmayeur, on écoute l'espace faire résonner le corps, les désirs s'entrechoquent. La montagne a créé des liens, des regards ; elle aspire. Ici, les vies humaines dessinent un territoire à échappées multiples, mystérieuses. Le moindre écart de température ou de pression atmosphérique peut déclencher les grands départs. Le ciel dicte toutes les conduites : des gestes bruts, des sueurs, des élans, des attentes.

En début d'après-midi, Walter Bonatti fait le café, il verse la poudre et l'eau dans une cafetière Moka, et attend que ça chauffe. Il appelle l'Institut météorologique de Chamonix. Il note aussi les prévisions météo de Radio Monte Ceneri et Radio Rai : elles sont bonnes, avec une possible instabilité liée au passage d'une dépression sur la Scandinavie. Pour un alpiniste décidé, cela ressemble à une large fenêtre de beau temps. C'est le moment. Il avale son café à petites gorgées, sa présence fait exister l'espace autour de lui, comme s'il en était à la fois le centre et le moteur.

Walter appelle Roberto Gallieni, l'*ingeniere* milanais : son client, devenu ami. « Arrive. On y va. »

Être à Courmayeur, ce n'est plus une question de lieu, mais de temps : y être, n'être plus qu'un regard à la charnière des jours. Il est l'heure, l'évidence est comme une pierre dans le ventre, le cœur à l'étroit dans la cage thoracique.

Bonatti appelle maintenant Andrea Oggioni, son fidèle compagnon de cordée, son ami cher. « Tout est clair, on y va. » Bonatti, Gallieni, Oggioni. Le pilier. Tous trois connaissent parfaitement le plan. Cela fait des mois qu'ils l'échafaudent. Ils préparent les sacs mais se parlent peu. La vie intègre les silences, n'exige pas de tout savoir mais compose avec ce qui n'est pas dit. Chacun considère la densité de ses palpitations intérieures. Pour ceux qui vont agir ensemble, la proximité fraye sous le langage, la complicité circule dans les ellipses. Les pensées tues ont la texture des sensations, elles vous traversent et s'étirent, longilignes.

Bonatti est un homme passionné, généreux, absolu dans ses fougues et ses replis. Il est entraîné par une volonté de l'ultime que l'on rencontre chez ceux que le sublime visite. Il possède une voix remarquable, une voix avec un paysage dedans, un paysage âpre au ciel de saphir. Ses yeux débordent d'une douce lumière, il a en lui ce précipice qui le rend avide de verticalité. Il a 31 ans, mesure 1 m 70, pèse 71 kilos, le torse maçonné jusqu'aux épaules. Il ne boit pas, ne fume pas, résiste comme personne au froid et au manque de sommeil. Il pratique des exercices de gymnastique réguliers pour fortifier sa musculature. Le cœur est la partie la plus performante de son corps. Le sang coule dans ses veines avec torpeur, son pouls bat à 50 pulsations par minute la journée, à 36 la nuit. Sur les pentes du K2, à 8 000 mètres d'altitude, ce même pouls battait à 75. Il a des mains massives, rouges aux plis des phalanges. Été comme hiver, il grimpe sans gants pour sentir le grain des roches. Combien de positions connaissent ces mains qui l'ont conduit dans le monde ? Ses doigts, comme des guides, accordent le réel et ses reliefs. Points de contact avec

toutes choses, instinctives, douées de mémoire, ses mains aux mille combinaisons lui ont évité de mauvaises chutes.

Par moments, des ombres glissent sur son visage : la trace des passions, des affections et les rancunes, de la confiance trahie, de l'illusion et des désenchantements, des morts esquivées ou côtoyées, des hivers décourageants et des fantômes qui l'ont visité. Adolescent, à la fin de la guerre, il s'est créé ses dogmes. La vie était à inventer, l'alpinisme à réinventer. La cohérence, la responsabilité, le devoir sont devenues ses valeurs, jamais trahies. Walter, né à Bergame, a grandi à Monza au pied de la chaîne des Grigne qui domine le lac de Côme. Dans les années qui ont suivi la guerre, il s'est donné à l'escalade avec ses amis sous-alimentés comme lui. Avec leur groupe baptisé *Pel e Oss*, la peau sur les os, il a pansé les plaies d'une enfance solitaire et troublée, hantée par le fascisme. À 21 ans, il a accompli la première ascension de la face est du Grand Capucin, posant sa marque sur l'alpinisme. En 1954, il a été sélectionné par le Club alpin italien pour l'expédition nationale au K2. La veille du sommet, ses compagnons l'ont abandonné avec le porteur pakistanais Mahdi, les forçant à bivouaquer en plein air, à 8 100 mètres d'altitude. Tous deux ont survécu à cette nuit de tempête et de trahison, mais Walter, oublié de la victoire patriotique, a plongé dans une crise intérieure profonde. Lion blessé, il a senti le besoin de prouver quelque chose au monde et à lui-même, surtout à lui-même. Du 15 au 19 août 1955, il a escaladé le pilier sud-ouest du Dru, une verticale de granit, haute de 800 mètres dressée au-dessus de Chamonix. La voie parfaite pour s'attaquer à l'inconcevable, le toucher, le forcer. Seul pendant cinq jours, il est entré dans une dimension inconnue où l'impossible n'existait plus. Audace totale, monde ébloui par son triomphe, ascension chef-d'œuvre. À son retour, l'exultation se lisait sur ce corps – dans ces yeux qui avaient pleuré de rage ou de joie, ces yeux qui avaient vu

la mort de si près, sur ces lèvres opiniâtres enfin éclairées d'un sourire immense, ces sourcils encore surpris, ces veines gonflées d'intensité. Tout avait laissé sa trace, la géographie de ce visage était achevée, celle que l'âme avait fini de tailler dans la chair.

Bonatti connaît toutes les lignes d'ascension du versant italien du mont Blanc. Il sait la minéralogie des parois, l'équilibre des séracs suspendus. Il a gravi toutes les faces, les arêtes, les piliers. Dans ce versant intimidant, il a tracé des itinéraires inoubliables, Grand Pilier d'Angle, pilier Rouge du Brouillard... Il reste une dernière ligne vierge, la plus belle : le pilier central du Frêne, la plus haute escalade d'Europe, le dernier rempart du mont Blanc, le « dernier problème des Alpes » qui excite l'élite de l'alpinisme européen.

Depuis sa première tentative, il y a deux ans, Bonatti a pris d'innombrables clichés, observé à la jumelle ce pilier. La peur ne lui est pas étrangère, il a conscience de l'impondérable. Il se prépare minutieusement, appréhende ce travail comme une responsabilité. Il envisage la montagne avec humilité, conscient de sa fragilité face à la nature, mais aussi avec audace. Selon lui, l'homme libère, dans les instants périlleux, des énergies inconcues. Le geste pur d'escalader est sa manière radicale de se frotter à sa vérité. Il s'épanouit en se confrontant à ses limites, en les étirant. La montagne s'est toujours définie, pour lui, comme un exercice spirituel. Elle satisfait le besoin que chaque homme a de s'éprouver, de se connaître. Son alpinisme est imagination, soif d'idéal et de connaissance intime.

Ce dimanche 9 juillet, Walter, Andrea et Roberto sondent une fois de plus le courage caché dans leurs entrailles. Toutes les tactiques ont été pesées, ils ont déployé mille ruses pour que leur intention reste secrète. Le pilier est une première convoitée. Même parmi eux, ces derniers jours, ils n'en parlaient plus, comme

s'ils souhaitaient plonger dans une amnésie temporaire afin de mieux se préparer.

À 16 heures, Bianca, la compagne de Walter, les emmène en voiture au départ du téléphérique. Les trois alpinistes regardent par la vitre, quelques nuages traînent autour des sommets. Oggioni, assis à l'arrière, le menton posé sur son sac à dos, cache une légère anxiété. L'inquiétude assombrit les yeux gris. Les siens ont des passages contrastés semblables aux ciels océaniques, concentrant la promesse et le possible ravage. Plus que les montagnes, il aime ceux avec qui il y va. Il ne s'intéresse pas à l'escalade en solo, encore moins aux records sportifs. Il n'a jamais saisi le sens de l'ambition, il ne rêve que d'une chose, grimper avec ses amis. C'est pour ce rêve qu'il s'en va suivre ses compagnons. Il lui suffit de s'élever pour se sentir vivre. Rire avec ses plus proches. La liberté est au fond le seul bien qui lui importe et le reste à vrai dire n'a pas d'importance. Andrea est ouvrier près de Milan. À 30 ans, il vient de réaliser l'un de ses plus grands rêves : posséder une moto, une Gilera. Il a toujours été doté d'une immense résistance. C'est lui qui a fondé le groupe *Pel e Oss* à 18 ans, avec Josve Aiazzi. Les deux étaient si proches qu'Andrea s'est fait retirer les amygdales le même jour que Josve, par amitié. À l'hôpital, au fond de leurs lits, inséparables, ils planifiaient leurs prochaines courses.

Bonatti, qu'il a initié à l'escalade quand il n'était encore que gymnaste, est devenu son meilleur ami. Ils ont fêté leurs dix années d'alpinisme à l'été 1959. Riche saison couronnée par la belle première ascension du pilier Rouge du Brouillard, la joie au sommet du mont Blanc. Ensemble, ils aiment remonter une fissure des yeux, fixer la couleur d'une roche sur leurs rétines, sentir le granit sous leurs doigts. Bonatti est une personnalité célèbre mondialement, mais Oggioni est bien connu dans le milieu. Les raisons qui les ont conduits chacun à se tourner avec

engagement vers la montagne, les événements qui ont émaillé leur vie, tout cela se fond dans l'énergie commune, et leurs esprits ne sont plus occupés que de cela, les tendons et les muscles à l'œuvre, les mouvements gracieux, l'intuition du prochain point d'équilibre. Bonatti et Oggioni rentrent tout juste d'une expédition de deux mois au Pérou.

Bianca demande à Walter ce qu'elle doit répondre si l'on vient lui demander où il est. Il l'invite à rester évasive, il devrait rentrer en fin de semaine. En demeurant muet sur ses ambitions, Bonatti offre peu de matière aux autres. On pourra toujours spéculer, bâtir des hypothèses, il laisse la rumeur courir, son silence l'alimente. C'est un silence plein, ostensible, qui donne de l'épaisseur à ce qu'il convoite, un silence imposant. Ce qui pulse dans son corps reste invisible derrière sa peau hâlée. Bianca l'enserme, l'embrasse, mais le bras de Walter ne s'arrondit plus comme il faut, il est déjà anguleux. Bianca plonge la tête dans le creux de son cou, ferme les yeux sur le paysage qui érige ses montagnes, lesquelles s'apprêtent à intercaler les murailles successives entre les deux corps amoureux. Au moment de quitter Bianca, Andrea glisse à mi-voix, dans son dialecte milanais : « Oui, on va y arriver... mais moi je ne le sens pas. »

*

Dans le téléphérique qui s'élève vers la pointe Helbronner, les trois alpinistes s'appuient contre les vitres comme s'ils voulaient déjà toucher ces montagnes qui les obsèdent, prêts à s'y plonger. À 17 h 30, les portes s'ouvrent de part et d'autre de la cabine sur la terrasse du refuge Torino, à 3 375 mètres d'altitude. Leurs cheveux volettent, leurs visages sont en paix. Ces sons, ces couleurs, ces sensations, quelles traces laissent-ils sous la peau ? Dans la mémoire ? Qu'en restera-t-il dans des années ?

AMITIÉ

Samedi 8 juillet (la veille) – À Chamonix, quatre amis ont rendez-vous à la première benne du téléphérique de l'aiguille du Midi. Il s'agit de Pierre Mazeaud, Pierre Kohlmann, Robert Guillaume, Antoine Vieille. À les voir au petit matin, on dirait qu'ils brûlent de joie, d'excitation pour cette première aventure de l'été. Ils veulent rejoindre la Fourche et ils sont enthousiastes, chantent des chansons populaires à pleins poumons. *Jeanneton prend sa faucille, la riette, la riette...* Ils vont marcher sous le ciel spacieux, dans ce grand air qui les enivre. L'ivresse est une magie blanche. On n'est pas en dehors du temps : on est enfin dans le temps ; on s'y baigne. La tête, le corps, le désir coïncident, les gestes prennent, on voit, on sent, plus et mieux. Ces hommes sont heureux de leur projet, pensé avec une brillante légèreté. Dans le cirque Maudit, leurs phrases démesurées remplissent l'espace. Les soupirs aussi comptent. On n'en pense pas moins sans rien dire, en raclant les yeux au ciel. Ils sourient dans le silence et parfois ils rient aux éclats. On a du mal à le croire quand existent ces éclats-là, mais c'est une vie entière, à chaque fois.

Pierre Mazeaud est un homme incapable de tricher dans ses relations. À 32 ans, chargé de conférences à la Sorbonne, étoile montante du droit civil, il est dépourvu de fourberie, ce qui le rend infiniment charmant. Il ne change rien à sa manière d'être selon qu'il se trouve avec les hauts placés ou les humbles,

sur les sommets ou dans la vallée. Toute passion est contagieuse ; la sienne plus que tout autre. On ne sort jamais démoralisé d'un entretien avec lui. Il est toujours présent pour les autres, à jamais inséparable de ce qui compte dans une existence. Mazeaud peut parler politique à 4 heures du matin à Saint-Germain, l'esprit vif, acéré, l'analyse redoutable. Il aime les gens de conviction, l'évidence inflexible du réel, le rugueux, l'âpre, faire mordre la poussière plutôt que ménager ses interlocuteurs. Il possède un phrasé mélodique, une langue élégante, des fins de phrases suspendues, et toujours des mots canailles lancés comme des coups de cymbales. Il a le goût de l'effort et de la persévérance, la passion de l'amitié. Il est très proche de Pierre Kohlmann, dit Pierrot.

Pierre Kohlmann a des capacités élevées sur le rocher, Mazeaud sur la glace. Ils ont grimpé ensemble la paroi nord de la Cima Grande di Lavaredo, dans les Dolomites. Ils s'entraînent à l'escalade pure sur les rochers de Fontainebleau ou la falaise du Saussois, près d'Auxerre. Kohlmann, âgé de 26 ans, est diplômé en chimie et vit à Paris. Il donnera toujours son duvet au plus frileux, son pain au plus affamé. Il fait grimper les aveugles parce que leur sensibilité aux changements d'altitude l'a bouleversé.

Pierre Mazeaud et Pierre Kohlmann se retrouvent régulièrement à Paris au café *L'Aurore*, rue de la Boétie, le QG des alpinistes parisiens. Les deux Pierre aiment les moments de solitude sous l'espace grand ouvert du ciel, ils partagent une même aspiration au dehors, à s'accomplir à l'air libre. La perspective de se mouvoir dans l'espace, de livrer son corps à la matière du monde les met en joie. Leur idéal reste la haute montagne, l'engagement physique et psychologique. Ils ont réalisé ensemble leurs plus grandes courses. Ensemble, ils s'échappent le vendredi soir de Paris, roulent des heures et des heures, avalant le ruban en pointillé qui se déroule devant les phares. Ils baissent la vitre pour que l'air glacé fouette leurs visages et les tienne éveillés. La vitesse

les gagne, ils chantent aux fenêtres en fumant, jusqu'à Chamonix. Ils grimpent durant deux jours puis rentrent le dimanche soir, engloutissant les kilomètres dans l'autre sens.

La deuxième partie de la cordée est composée de Robert Guillaume, 26 ans, le plus sage, le plus tenace, très attentif aux autres, surnommé « le Pâtissier », il s'est fait mitron la nuit pour pouvoir grimper le jour, avant de quitter Paris et s'installer dans une mansarde à Chamonix. Il est considéré comme un excellent grimpeur dans le milieu. Lionel Terray l'appelle « le numéro un de sa génération ». Il a parcouru le massif du Mont-Blanc en tous sens, souvent en solitaire. Il est très ambitieux mais parle peu de ses exploits. Il aimerait grimper en Himalaya, il prépare un voyage.

Enfin, Antoine Vieille, surnommé « Tonio », fils de l'amiral Vieille de la marine française, né dans une famille de polytechniciens, le benjamin, 22 ans, espoir de l'alpinisme français. Un colosse, un corps imposant, le plus puissant d'entre eux : des épaules massives, des mains qui s'animent, le regard fixe. Toujours en train de rire, la gentillesse même. Cela fait deux ans seulement qu'il fait de la montagne et le nombre de ses courses ne cesse de s'allonger. Il rêve des Dolomites. Vieille et Guillaume ont enrichi leur expérience sur les grandes parois ; avec la première ascension hivernale, cette année, du pilier Bonatti au Dru. Ces quatre hommes sont unis par une sereine et tacite complicité, ils partagent le même espace, le même temps, mais aussi une certaine disposition à entrer dans le présent par la même porte, quelles que soient les circonstances.

À Chamonix, les trois Parisiens séjournent à l'hôtel de Paris, alias « Le Bivouac ». Louis Janin, le patron, loue aux alpinistes ses mansardes à un franc par jour pour les moins riches et à trois francs pour les plus aisés. Les cordes sèchent dans la cage d'escalier, elles pendent du quatrième étage jusque dans le hall. Ici, les grimpeurs du monde entier peuvent se sentir protagonistes

de la grande histoire de l'alpinisme. Ils sont forts voire très forts, mais personne ne se prend au sérieux. Il n'y a pas d'autre préoccupation que de s'amuser avec ceux qui sont là, d'où qu'ils viennent, quels que soient leur âge, leur métier, leur renommée. Pour que la vie ait lieu, il faut qu'elle se soulève, il faut un luron avec qui s'enhardir dans les rues de Chamonix, nuit après nuit, bras dessus bras dessous. Mazeaud et ses jeunes compagnons partagent des plaisirs inouïs. L'imagination doit révéler à chaque instant son luxe, la liberté de respirer doublement. Dans la solitude qu'imposent les grandes montagnes, on se sent rattaché par l'amitié, la passion de l'amitié. Jamais ces hommes-là n'ont connu un tel sentiment d'appartenance à un groupe, une bande. De tous les liens, l'amitié leur semble le plus important, constitutive du bonheur d'exister parce qu'elle forme la base la plus évidente, la plus nue. Ils se dévoueraient corps et âme pour la cordée. Sans doute, cette croyance s'explique aussi par la grande fierté qu'ils ont à se côtoyer.

En montant vers le bivouac de la Fourche, ce samedi 8 juillet, ils passent au pied de la face est du Grand Capucin. Mazeaud se remémore sa tentative hivernale avec René Desmaison, en janvier 1959. Une tempête les avait détournés de la *Bonatti-Ghigo*, dont ils espéraient faire la première hivernale. Au pied de l'obélisque de granit de 450 mètres, on croirait entendre le battement profond et régulier du lieu. Les quatre Français s'élèvent dans la combe Maudite inondée de lumière jusqu'à la cabane qu'ils atteignent à 11 heures du matin. La chaleur en montagne est une catharsis. Tandis que l'effort terrasse les corps, l'esprit est lancé dans le ciel comme un aigle.

Dans la petite cabane en tôle suspendue au-dessus du vide, à 3 700 mètres d'altitude, les quatre Français consacrent la journée aux derniers préparatifs. Ils chantent. Ils prient aussi secrètement pour que ne leur soit jamais retiré ce bonheur de se tenir là,

ensemble face au même horizon, sous le ciel céruléen. Ils partagent le matériel à parts égales, en ajoutant celui qu'ils avaient caché sous un lit lorsqu'ils étaient venus en juin en repérage. L'air est doux, un vent léger porte l'odeur des chaleurs capturées dans la roche, l'odeur de l'été à haute altitude. Ils ont déposé leurs t-shirts trempés de sueur sur la tôle chaude du toit, ont pris quelques photos, hilares devant la porte du bivouac.

On imagine leurs rires fusant vers les hauteurs, les sons se propageant avec la précision aiguë de couperets. Ils devaient rire comme s'il n'y avait plus que cela, ce moment qu'ils inventaient, qui les rassemblait. Ils allaient renverser le monde d'en bas, trop sage, le refaire à leur idée. Sur le cahier du refuge, ils écrivent dans cet ordre : « Robert Guillaume (dit le Pâtissier), Pierre Kohlmann (dit Pierrot), Pierre Mazeaud (dit le Maz), Antoine Vieille (dit Tonio) : en direction du col de Peuterey et pilier du Fréney (éventuellement pilier Central). »

À minuit, ils se laissent glisser le long des cordes doubles jusqu'au bassin de la Brenva. Il fait chaud. La surface du glacier n'a pas gelé. La marche devient épuisante. La traversée sous les barres de séracs de la *Major* et de la *Poire* les inquiète. L'ombre d'une menace se glisse au fond d'eux. De lourds nuages noirs couvrent le sommet. Dans la montée du col de Peuterey, ils décident de rentrer. La remontée du col Moore se fait avec difficulté, Kohlmann et Mazeaud reviennent sur leurs pas pour aider leurs deux camarades, et lorsque les quatre atteignent de nouveau le refuge, ils s'allongent, épuisés et décus. Mazeaud rassure la troupe, pour lui ce ne sont que des nuages de passage. Ils restent couchés toute la journée qui suit. Il neige. L'angoisse blottie dans le ventre ressurgit dans les moments de sommeil.

Le soir, à 20 heures, la grisaille se dissipe. Les quatre amis sont là, de nouveau devant la petite porte de la cabane, à regarder pâlir le dégradé du ciel. Mazeaud propose de partir à une heure

du matin : « Vous verrez, tout ira bien » ; le genre de parole qui suit son chemin, allant vers les uns et vers les autres, donnant le sentiment d'une spirale croissante, avant que le silence recouvre les quatre alpinistes, plongés en des mondes invisibles. La nuit enserre les montagnes, ses abîmes frémissent sous la bâche mate de son ciel noir.

REMERCIEMENTS

Mes remerciements chaleureux à Pierre Mazeaud, Charlie Buffet, Éric Vola, Vincent Tornay, Alessandro Filippini, Mauro Opezzo, Muriel Gravina, Marco Albino Ferrari.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie : Les prémices	9
1. Désir.....	11
2. Amitié.....	19
3. Rencontre.....	25
Deuxième partie : Le drame	33
4. Premier jour.....	35
5. Deuxième jour.....	45
6. Troisième jour.....	53
7. Quatrième jour.....	59
8. Cinquième jour.....	63
9. Cinquième nuit.....	71
10. Sixième jour.....	75
11. Sixième nuit.....	87
12. Septième jour.....	93
Épilogue par Dino Buzzati.....	101
Post-scriptum.....	109
Remerciements.....	115

Virginie Troussier

Au milieu de l'été, un invincible hiver

Au milieu de l'été 1961, sept jeunes alpinistes ambitieux unissent leurs forces pour s'attaquer au dernier problème du moment : le pilier central du Frêney, dans la paroi sud du mont Blanc. Un orage dantesque les frappe alors qu'ils sont tout près du but. C'est le premier acte du drame, que Virginie Troussier reconstitue jour après jour, au plus près des corps et des âmes de ces hommes qui luttent désormais pour survivre.

Virginie Troussier, écrivain et journaliste littéraire, collabore à *Montagnes Magazine*, *Alpes Magazine* et *Voile Magazine*. Elle a publié trois romans et un essai sur le ski alpin à travers la figure de Bode Miller.

Photo de couverture : Pierre Mazeaud et ses trois compagnons bientôt disparus, la veille du départ pour le pilier du Frêney.

19,90 € TTC (prix France)



www.editionspaulsen.com